

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Le parfait causeur

L'Épine, Ernest L.

Paris, 1879

Amaltea, Princesse d'Andalousie

urn:nbn:de:hbz:5:1-25228

AMALTEA

PRINCESSE D'ANDALOUSIE

LÉGENDE

I. — Il y avait une fois une petite Reine qui régnait sur un petit peuple... un tout petit peuple d'un sujet.

Cette petite Reine était la seule bonne, la seule belle qui fût au monde ; ce petit peuple était le seul peuple soumis qui existât.

Jamais on n'avait vu un peuple et sa souveraine aussi unis.

La forme du gouvernement était une monarchie absolue. La petite Reine avait été élue par le suffrage universel de son sujet.

N'allez pas croire qu'elle avait eu besoin d'armée, de gardes champêtres, de préfets, de juges de paix, de commandants de gendarmerie, de tous les virtuoses électoraux pour escalader le trône... oh ! que nenni ! Elle vivait d'ailleurs dans des temps barbares où toutes ces bonnes choses étaient encore inconnues.

Un jour qu'elle suivait un petit chemin caillouteux, près d'une rivière, le peuple l'avait vue passer. De ce jour date la grande révolution qu'accomplit le petit peuple. Il avait vécu jusque-là sans maître, plus républicain cent fois dans son petit doigt que bien des présidents de république.

Dieu ! qu'elle eût ri, la chère petite Princesse, si on lui avait dit, alors qu'elle sortait de chez elle, pimpante, le sourire aux lèvres, les cheveux au vent, qu'elle allait recevoir la couronne des mains d'un petit peuple... d'un tout petit peuple d'un sujet !

II. — Je serais désolé que ce récit tournât la tête aux dames et aux demoiselles, et qu'elles allassent s'imaginer que pour rencontrer des petits peuples prêts à leur donner une couronne, il leur suffit de trotter le long des rivières, dans les chemins caillouteux, sous un soleil de printemps, le sourire aux lèvres, des étincelles plein les yeux, la taille souple, le vent dans les cheveux, l'ombrelle sur l'épaule, en relevant un coin de robe trop disposé à cacher deux pieds mignons bien cambrés et finement chaussés. Ce serait courir au-devant de bien des mécomptes. Il faut que Dieu se mêle de ces élections-là pour qu'elles réussissent ; et dame !...

il a tant à faire, qu'il ne consent pas tous les jours à mener à bien de pareils plébiscites.

III. — Les fêtes du sacre furent les plus belles qu'il y eut jamais.

La petite Reine offrit à son peuple des réjouissances qui durèrent, sans discontinuer, tout le temps qu'elle fut sur le trône; et elle n'en est descendue, dit la légende, que pour entrer en paradis.

Il y eut échange de discours le jour du sacre. L'adresse que vota et que prononça le petit peuple est certainement une des plus hardies et des plus mémorables qu'aient jamais enregistrées les annales parlementaires. Elle n'était point longue pourtant, comme le sont d'ordinaire ces dangereux morceaux d'éloquence.

« Je t'aime à plein cœur, douce mignonne, y était-il dit. Je vis pour t'aimer; je t'aime pour vivre, car je ne saurais vivre sans t'aimer.

— Oh ! que tu fais bien ! » avait répondu la petite Reine en laissant tomber son sceptre qui l'embarrassait.

Avez-vous entendu jamais un plus charmant discours de la couronne ?

IV. — Il y eut, comme je vous le disais, des

fêtes merveilleuses, avec illuminations de vers luisants dans tous les taillis, concerts d'oiseaux sur toutes les cimes, chansons des sources et fredons d'insectes ; sans compter que la nuit tira un feu d'artifice qui remplit le ciel d'étincelles jusqu'au jour levant.

Mais ce qui mit le comble au délire du petit peuple, ce qui faillit le rendre fou, ce fut le don de joyeux avènement que lui octroya la petite Reine.

Prenez les plus étincelantes d'entre les étoiles, transformez-les en diamants sans taches ; du soleil faites un globe d'or, de la lune faites une opale ; puis, cristallisant les eaux vertes de l'Océan, créez une émeraude incommensurable. Entassez ces trésors dans un écrin d'azur ouaté de nuages choisis à l'heure des couchers de soleil. Ces miracles accomplis, vous ne posséderez pas encore de quoi payer la dix-millionième partie du doux présent que reçut le petit peuple ébloui.

Voici quel était ce présent et dans quelles circonstances il fut donné.

V. — La lune montait au ciel, enveloppée de brume, rouge comme une fillette prise en faute.

La petite Reine qu'escortait son peuple, son tout petit peuple d'un sujet, la petite Reine

marchait silencieusement sous les branches enchevêtrées d'une forêt trois fois centenaire. A quelques pas d'eux murmurait la rivière au bord de laquelle ils s'étaient rencontrés pour la première fois. L'eau courait affairée, haletante, dans le cadre trop étroit de ses rives, ébranlant au passage mille reflets d'arbres et d'étoiles qu'elle s'efforçait inutilement d'entraîner.

Ils marchaient côte à côte, tout près, tout près.

Trois fois leurs mains se rencontrèrent, je ne puis dire comment, et ils eurent une peine extrême à les disjoindre. Ils n'échangeaient pas une parole, et leur silence avait l'éloquence, la tendre harmonie, la langoureuse douceur que la nuit prête en été aux bois déserts. Leurs pas faisaient à peine craquer quelques brindilles sèches, tinter quelques feuilles mortes sur la terre abondamment feutrée d'herbe. Perçant par instant la voûte de feuillage qui les abritait, de blancs rayons les caressaient au passage. Ils allaient au hasard, ivres de tendresse, égaux aux dieux par l'excès de leur joie ; ne prenant de ce monde que les harmonies, les caresses, les parfums, et demandant le surplus à cette autre vie que chantent les poètes et que si peu d'élus ont traversée.

Cela est vrai pourtant que les amoureux vivent dans des contrées merveilleuses, connues

d'eux seuls. On les croit près de soi, parce qu'on voit leurs corps aller et venir. Erreur!... Ils sont loin, dans ce pays des extases, où l'on vit deux à deux, à moitié chemin du ciel, comme des Adam et Ève exaucés, affranchis de contrainte, dans des paradis sans serpents.

Donc, comme je vous le disais, la forêt et la lune les couvraient alternativement d'ombre et de rayons.

VI. — Or, il arriva qu'au sortir d'un taillis épais, ils entrèrent dans une clairière : une clairière remplie de myrtes épanouis. La petite Reine, subitement inondée de clarté, leva les yeux au ciel. La blanche lumière qui l'enveloppait lui mit de si douces lueurs dans le regard, ceignit son front d'une si merveilleuse auréole, moira ses lèvres humides d'une si charmante façon, que tout cet être pur et gracieux de la petite Reine acquit en une seconde des perfections surnaturelles réservées d'ordinaire aux immortelles. Ces perfections-là, peut-être ne les soupçonnez-vous pas ; l'Amour, dans certaines heures de largesses, en revêt ses bien-aimées, les révèle à ses seuls élus.

Le petit peuple sentit alors un invincible courant l'entraîner vers sa toute parfaite souveraine, et tous deux demeurèrent enlacés, unis

d'âme et de corps, les lèvres sur les lèvres, les yeux dans les yeux, doucement bercés dans l'infini. Et ils se sentirent parfaitement heureux pour la première fois.

On assure, — n'oubliez pas que c'est une légende, — on assure que la forêt, pendant cet instant sublime, étouffa de tendres soupirs ; que les branches enchevêtrées se frôlèrent amoureusement, gonflées de sève, et que bien des boutons paresseux, subitement animés, s'épanouirent en hâte.

On ajoute... c'est une légende, je le répète... on ajoute que les mousses, les arbres verts, l'aubépine, que tout ce qui embaume eut double ration de rosée en échange d'une double offrande de parfums. Les insectes, à demi éveillés, ressentirent au fond des fleurs qui leur servaient d'alcôve, une langueur douce à pâmer.

Je ne puis assurer que les choses se sont exactement passées de la sorte, mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que le contact des amoureux engendre l'amour. Autour d'eux, la brise la plus légère se remplit de frissons et devient une douce conductrice de tendresse.

VII. — Il ne faut pas croire que le petit peuple ne se révolta jamais. Un peuple qui ne se révolte pas est-il un peuple ? Pour ma part, je ne le crois

pas. Le nôtre faillit faire des barricades pour contraindre sa petite Reine à être plus absolue.

Il faut dire que la chère souveraine avait une magnifique couronne : une couronne de cheveux d'or, longs !... longs !... longs comme une conférence de M... (je ne veux attrister personne). Sa taille eût joué dans un rond de serviette et ses pieds étaient si petits qu'on se serait demandé à quoi ils pouvaient lui servir, si l'on avait pu songer à autre chose qu'à les admirer.

Jamais on ne reverra plus une petite Reine comme celle-là. Aussi portait-elle le nom et le titre de Mignonne I^{re} et dernière, personne n'ayant pu l'égaliser dans le passé et n'y pouvant prétendre dans l'avenir.

Dieu ! qu'il faisait bon vivre en ce temps-là, sous le sceptre de la petite Reine !

VIII. — La Mère-Reine l'avait trouvée, par un beau clair de lune, le jour de ses couches, étendue sur un tapis de mousse et de trèfles à quatre feuilles, au milieu d'un fouillis de caroubiers, de yuccas, d'aloès, de myrtes, d'orangers fleuris, de lauriers-roses et de palmiers. Pour célébrer sa naissance, pour égayer son berceau, les vers luisants s'étaient mis d'accord avec les tisseuses de mailles. Suspendus à leurs

fil, ils formaient des girandoles les plus plaisantes à voir qui furent jamais.

Par malheur, un oiseau de proie réveillé mal à propos et tout ébloui par la grâce de l'enfant fraîche éclos, vint se poser près d'elle et la voulut caresser.

« Vertu de ma vie ! dit-il à la Mère-Reine, voilà une petite Princesse qui jamais n'a été et ne sera égalée. Vous n'allez pas, je pense, la donner à quelque beau fils à la peau décolorée, à l'œil langoureux, au bras débile, impuissant à la protéger. Ce qu'il faut à la belle, c'est un vaillant de haute stature, pourfendeur de fer-vêtus, troueur de torses, une colosse sur lequel glisse la foudre et qu'un doigt rose suffit à incliner quand a tinté l'heure dite. Choisissez-lui un sonneur de trompe plutôt qu'un donneur de sérénades. La lèvre épaisse qui fait mugir le cuivre applique les meilleurs baisers. Et puis, enfin, il me faut la petite Princesse. Il serait invraisemblable qu'elle ne m'aimât pas. La sagesse a semé ses premiers fils blancs dans mes cheveux. J'ai l'âge des ardeurs calculées, celui qu'il convient d'avoir pour guider, pour maintenir, si besoin est, dans le droit chemin les petites Princesses. La nature, d'ailleurs, sourit aux contrastes, et c'est le fait des lianes de s'enrouler autour des chênes noueux. »

En entendant ce discours, la Mère-Reine se

mit à trembler comme la feuille ; car don Ignacio, Licomedès, Conrado, Priapo, Geronimo, Isidoro El Mulahacen, marques de los Cuchillos, conde de la Rapina, señor y Dueño del Castillo de los Lobos, était dans la sierra Nevada, l'équivalent de la peste au Caire ; de la grande baleine blanche Maby-Dick, sur les côtes du Groënland ; des tourbillons de l'archipel de Lofoden ; du Kraken des mers scandinaves ; du proroca du canal de Formose ; de la tarasque au pays d'Arles ; du vomito negro dans les Antilles ; de la lèpre en Judée ; des sauterelles en Arabie ; des serpents sur le mont Sabab ; des vampires à Sumatra et de la politique en France.

Mais, lorsque les fléaux ont pour avocat l'Épouvante, les timides se laissent facilement convaincre.

La Reine-Mère était veuve, âgée, isolée dans un des replis les plus sauvages de la sierra, entourée de serviteurs fidèles, oui ! mais fidèles depuis soixante années. Les dévouements les mieux trempés se rouillent à la longue. Mieux vaut encore pour défenseur, un bambin alerte qu'un héros paralysé.

IX. — Don Isidoro El Mulahacen était repoussant, farouche et cruel.

Il incendia d'un faubourg à l'autre une petite ville heureuse de la plaine, pour en faire sortir un chien qu'il prétendait lui avoir été volé, et qu'il retrouva le lendemain dans une grange où il l'avait enfermé par mégarde. Et pour que vous ne croyiez pas que j'invente ce fait à plaisir, je vous dirai le nom de la ville sacrifiée. On la nommait *Naranjal* (l'orangerie), du temps d'Isabelle la Catholique. Il n'en reste plus que le souvenir... et encore, je n'en jure-rais pas !

Jamais le Mulahacen ne voulut prendre une maîtresse ; cette idée le scandalisait. Il prit en revanche quatorze épouses légitimes qui toutes passèrent de vie à trépas dans des circonstances fâcheuses qu'il vaut mieux ne pas rappeler. Il y a des gens auxquels rien ne réussit.

Son repaire abritait une compagnie de gueux, écumeurs de mer et de grands chemins, ciseleurs de besognes mauvaises, les mains plus souvent rouges que blanches, velus comme des ours, puants comme des loups.

Mais l'Épouvante plaida avec tant de chaleur et d'habileté, elle fit voir son client sous un jour si nouveau, elle souligna avec tant d'à-propos les conséquences qu'un refus injurieux pourrait avoir, que la Mère-Reine demeura convaincue que l'on avait calomnié son voisin. C'est une belle chose que l'éloquence, n'est-ce pas ?

Quelques jours suffirent à l'Épouvante pour opérer cette curieuse transfiguration.

A partir de ce moment, les traits dépareillés du Mulahacen parurent empreints d'une vigueur peu commune ; leur originalité n'était pas sans charme. Les hommes ont-ils besoin d'être beaux ? Ce qui leur convient, c'est l'air martial, et ce mérite ne faisait certes pas défaut au prétendant. Comme un rayon double d'éclat lorsqu'il traverse les ténèbres, le sourire a plus de prix lorsqu'il illumine un visage farouche. Apprivoiser les monstres est d'ailleurs une tâche qui plaît aux femmes. L'entreprise était, cette fois, digne des mérites de la petite Princesse, et son intervention ne pourrait qu'être agréable à Dieu. Ne valait-il pas mieux être, après tout, épouse volontaire que proie convoitée, puis saisie ?

C'était un assez bon homme, au demeurant, que le comte de la Rapina, lorsque son intérêt n'y trouvait pas à redire. Si sa conscience était par-ci par-là mouchetée de sang, il le déplorait tout comme un autre. La faute en revenait les trois quarts du temps aux circonstances, qui semblaient prendre plaisir à le placer dans de mauvais cas. Il eût plutôt étranglé vingt schismatiques, écartelé trente maugrabins, dévalisé quarante juifs, brûlé l'Escorial et pillé la cathédrale de Cordoue, que manqué de se pu-

rifier au tribunal de la pénitence lorsque venait la fête de Pâques. C'est là une garantie que bien peu de seigneurs offrent de nos jours.

Une fois sur cette pente conciliante, la Mère-Reine ne tarda pas à envisager avec une certaine satisfaction la perspective d'avoir pour gendre et protecteur un aussi redoutable personnage que don Ignacio, Licomedès, Conrado, Priapo, Géronimo, Isidoro, El Mulahacen, marques de los Cuchillos, conde de la Rapina, señor y Dueño del Castillo de los Lobos.

X. — La petite Princesse, la princesse Amaltea, pleura toutes les larmes de son corps, et, plus elle pleurait, plus elle se débattait, plus elle compromettait sa cause.

« Il est fort heureux, se disait la Mère-Reine, qu'un seigneur à la main ferme accepte de discipliner cette écervelée. Je dois à don Isidoro une grande reconnaissance. La tâche ingrate et malaisée qu'il accepte et dont il m'affranchit, demande autant d'abnégation que d'expérience. Quelle garantie plus précieuse et plus rassurante puis-je trouver à ce propos, que les quatorze unions qu'il a déjà contractées ? Pour mener à bien une épreuve aussi difficile, ce n'est pas trop d'avoir la barbe grise. Un garçon de vingt ans n'en viendrait jamais à bout. »

Ainsi raisonnait la Mère-Reine.

Je vous prie (entre deux parenthèses) de déplorer avec moi que le mot *raisonner*, qui paraît au premier abord si digne de respect, exprime indistinctement tous les travaux de la pensée, que la saine raison les ait ou non inspirés. Et en effet, n'est-ce pas merveille de voir quelles inepties peut concevoir une cervelle rouillée par le temps ? Elle se meut inconsciente comme une girouette mal graissée qui indique clairement et avec conviction le couchant ou l'aurore, alors que le vent souffle à pleins poumons des régions boréales.

Vous me direz que bien des cervelles fraîchement écloses ne se montrent pas plus avisées ; que le rachitisme et la sénilité n'ont mutuellement rien à s'envier... et je serai de votre avis.

XI. — La petite Princesse ne s'était pas fait faute d'interroger ses conseillers habituels, et je dois à la toute vérité de vous avouer qu'ils étaient en désaccord complet avec la Mère-Reine.

Quand la princesse demandait aux grands bois ce qu'elle devait faire : — « Il faut aimer, » répondaient-ils. Les oiseaux accouplés, les lianes enlacées, les fleurs épanouies, les douces nuits

souvent consultées, lui répondaient de même :
— « Il faut aimer !... Il faut aimer ! »

La brise encore tout imprégnée des senteurs troublantes des mousses, des foins coupés, des arbres verts, ne passait jamais auprès d'elle sans lui jeter au visage ces mots, qui la laissaient pensive et frissonnante :

« O folle entre les plus folles ! à quoi donc penses-tu ? L'existence est de brocart pour qui la tisse de tendresse ; pour qui la tisse d'indifférence, elle est de bure. Regarde autour de toi. Tout aime ! il faut aimer. »

Pauvre petite Princesse ! Tandis que tout en elle aspirait à chanter : « *Gloria !* » autour d'elle, tout s'obstinait à entonner : « *De profundis !* »

XII. — Elle lutta vaillamment, pendant un mois, sans paix ni trêve ; puis, un jour, lasse et désespérée, elle entra en ménage comme on entre au tombeau.

Aucune sensation n'est isolée. A peine a-t-elle été ressentie, que des courants s'en emparent et la communiquent à la chaîne des êtres qui, tout entière, en reçoit le contre-coup gradué, appréciable ou non. Depuis l'orage qui nous énerve jusqu'à l'amour qui nous affole, depuis la panique qui nous abrutit jusqu'à l'enthousiasme qui nous régénère, tout atteste l'existence des

courants sensitifs qui transmettent d'être en être le regain des sensations initiales.

Aussi, le soir de cette union sacrilège, tout ce qui aimait la petite Princesse eut-il le contre-coup de sa douleur et de son indignation.

La forêt eut des effarements superbes que rien ne parvenait à apaiser. Ses branches s'enchevêtraient comme si le désespoir les eût tordues. Les arbres trois fois centenaires se dressaient vers le ciel avec des craquements lugubres, comme s'ils eussent voulu le prendre à témoin de la violence que l'on faisait à leur amie adoptée. La brise sanglotait, les lianes avaient des attaques de nerfs.

Et le lendemain, la petite Princesse honteuse, indignée, désespérée, à jamais humiliée, la petite Princesse disait en se cachant le visage, tandis que des larmes coulaient entre ses doigts :

« Maudites soient ces lèvres roses qui n'auront pas de lèvres roses à baiser ; maudits soient ces cheveux longs et souples dont le contact ne donnera pas de frissons amoureux ; maudits soient ces yeux qui resteront muets, ces dents blanches que n'illumineront aucun sourire, ces épaules sur lesquelles aucun front rêveur ne se posera ; maudits soient ces bras blancs qui ne serviront de collier à aucun être aimé ; maudite la mousse des bois, l'ombre tentante ; maudits les sentiers fleuris qui reste-

ront déserts ; maudits soient le jour inutile et la nuit profanée.

« Nul ne régnera dans mon cœur flétri, dans ma pensée troublée. Plus morte que les mortes. j'attendrai, impatiente, l'heure où je pourrai enfin demander au Dieu, sauveur des hommes, ce qui m'a valu la vie que j'ai endurée. »

Que faisait donc la Providence ? Vers quelle école buissonnière courait-elle sans souci de la Princesse que le Seigneur lui avait confiée ? C'est là une vilaine page du livre de la vie, et, certainement, celui qui voit tout a reproché au sort ses distractions coupables, ses négligences funestes de ce jour-là.

XIII. — Don Isidoro El Mulahacen n'était pas homme à tenir compte des larmes de la petite Princesse. La petite Princesse, en revanche, n'était pas femme à subir deux fois les humiliantes caresses d'un chenapan tel que Don Isidoro El Mulahacen. Surprise, elle avait pu succomber ; initiée, elle avait résolu de lutter jusqu'à mourir.

Peut-être ignorez-vous que les filles d'Andalousie manient le couteau aussi habilement que les Beauceronnes la faucille ; les Dahomyennes l'arc ; les Créoles l'éventail ; les Italiennes la prunelle et les Parisiennes la langue. *Navaja*,

corte, abanico, herramienta, mojos, puñal ou *cuchillo*, tout ce qui porte une lame des fabriques de *Valence*, de *Jaen*, *Mora*, *Albacete*, *Mudela*, *Guadix* ou *Santa-Cruz*, une fois soudé à leur poing mignon, les rend invulnérables. Leur adresse se rit de la force. *Golpes altos* (coups dans les parties hautes), *golpes bajos* (coups dans les parties basses), *golpes de costado*, arrivent à la place dite, à l'instant précis.

Leur taille souple se balance indécise. Leurs bras blancs habiles à protéger leur poitrine, s'allongent à l'improviste et vont en dépit des *engaños* (feintes), des *recursos*, des parades les plus savantes, fouiller de la pointe de leur couteau la gorge ou la poitrine de leur adversaire. Les redoutables créatures tuent leur homme avec des mouvements félins adorables. Elles accompagnent le coup de mort de déhanchements provocants qui rappellent le *zarandeo* (1) de leur *zorongo* (2) national. On a vu des amateurs enthousiastes battre des mains sous le couteau qui leur labourait les côtes.

Véritable Andalouse, la petite Princesse Amaltea était venue au monde la *navaja* au poing. Jamais elle ne s'en était séparée avant le soir maudit de ses noces. *Pobrezuela* !

(1) Va-et-vient horizontal des hanches.

(2) Danse andalouse.

pourquoi ta mère, au lieu de te l'enlever, n'en avait-elle pas soigneusement affilé la lame ! On eût, le lendemain, trempé dans les eaux glacées du *Rio de Almeria* tes draps sanglants, et, la lessive faite, qui donc eût regretté don Isidoro El Mulahacen, je vous le demande ?

XIV. — Le lendemain, armée cette fois, la petite Princesse attendit de pied ferme son époux. Celui-ci eut le tort de ne pas écouter les avertissements qu'elle lui donna.

Elle ne prit pas son Seigneur en traître, non ; elle lui fit voir le couteau dont elle comptait se servir. Peut-on pousser plus loin la courtoisie ? La lame était longue et effilée, dentelée près du manche et percée à jour de la plus coquette façon. Un graveur fantaisiste, poète à ses heures, avait buriné sur elle, au milieu d'un fouillis d'arabesques, cette inscription bonne à méditer :

Si esta vivora te pica,
No hay remedio en la botica.

« Si cette vipère te pique, la pharmacie ne pourra te fournir aucun remède. »

Don Isidoro, mal inspiré, rit à se tordre de cette petite lame et voulut baiser la main mignonne qui la maniait. Il s'en repentit. A peine

eut-il fait trois pas qu'il reçut en plein visage une estafilade qui le fit reculer.

Si vous avez habité l'Andalousie, vous connaissez assurément cette blessure ignominieuse que les *Diestros* (friands de la lame) et les *Barateros* (aigrefins) ont baptisée *javaque*. Nul ne s'est consolé d'avoir reçu un pareil outrage. Aussi El Mulahacen poussa-t-il un rugissement qui reveilla une partie de la maisonnée. Mais on n'y regardait pas de près dans le castillo de los Lobos. Un gémissement valait-il qu'on suspendît son somme ?

« Le seigneur se prépare au veuvage plutôt que d'ordinaire, dit-on. La petite valait mieux que cela. J'aurais parié pour une semaine. Qui sait !... il n'est tel voleur que l'on ne vole... Ceci ne nous regarde pas. Entre l'époux et l'épouse, l'homme prudent n'a jamais mis le doigt. »

Et chacun reprit son rêve où il l'avait interrompu.

Nous disions donc que le blessé s'élança de nouveau sur la petite princesse, dans le but cette fois de se créer un quinzième souvenir matrimonial. Mais *la vipère* le tint à distance.

« Te voilà prévenu, don Isidoro, dit avec calme la nouvelle épousée, qui se maintint sur la défensive. Je me suis contentée aujourd'hui de te marquer au visage ; si tu y revenais, par

exemple, je te réglerais ton compte. J'ai d'autres coups à ton service. Tu ne m'auras pas deux fois, je te le dis; à moins que tu ne te contentes d'un cadavre. Les vers me caresseront avant toi, prends-en ton parti. Va te faire panser et n'y reviens plus; tu feras sagement. »

Le géant se rua de nouveau sur l'enfant, mettant de l'amour-propre à écraser cet atome mignon qui le bravait.

Amour-propre est drôlement dit, n'est-ce pas ?

Il faut croire que le diable était distrait ou occupé, car le pauvre seigneur de la Rapina reçut un coup de pointe dans le ventre dont il faillit trépasser, et qui l'estropia pour le restant de ses jours. Il garda six mois le lit et ne remonta plus à cheval qu'avec une plaque d'argent sur le flanc.

Ces six mois furent les meilleurs que la petite Princesse passa dans le castillo de los Lobos.

XV. — Ce coup de *navaja* dans le bas-ventre alla droit au cœur du redoutable don Isidoro. La force brutale méprise qui lui cède, déteste qui lui résiste, aime qui la dompte. La tendresse du géant pour la petite Princesse augmen-

tait d'heure en heure, à ce point que personne dans la sierra, de Santa-Fé à Pinos del Valle, de Loja à Ximena, ne douta qu'il devînt fou avant la fin de l'année.

La victorieuse avait pris en pitié le converti, si bien que les choses se passèrent mieux qu'on ne l'eût pu prévoir. Le castillo de los Lobos vit peu à peu s'éloigner ses hôtes lugubres et les honnêtes gens les remplacer. On ne l'appela bientôt plus que le castillo de *los Corderillos* (des agnelets). Une pareille transformation ne s'accomplit pas sans peine, comme bien vous pensez. Les rats n'abandonnèrent pas le fromage dans lequel ils avaient passé tant de douces années, sans essayer de mordre; mais la châtelaine s'y prit si bien que tout rentra dans l'ordre et le devoir en moins de dix-huit mois.

Trois, quatre, cinq années se passèrent pendant lesquelles la petite Princesse demanda à l'amitié ce qu'il lui était interdit d'accepter de l'amour... comme certains déshérités vont dans les squares admirer « la nature ».

« Où donc as-tu la tête ? lui criait son cœur jour et nuit. Ce n'est pas là ce qu'il me faut. Je me sens des ailes et tu me forces à ramper; j'aspire aux cimes encore vierges, et tu ne me conduis que dans des sentiers battus. Chacun de mes pas efface une empreinte. Laisse-moi voler vers ma vraie patrie. »

Mais la petite Princesse Amaltea faisait la sourde oreille, répétant sans cesse le mot devoir, devoir, devoir... comme les religieuses murmurent le soir à la prière : *Ora pro nobis*, ou *Libera nos, Domine*, après chaque appel des litanies.

Des années se passèrent ainsi en luttés incessantes, et la pauvre déshéritée les regardait défilier ayant des larmes dans les yeux.

Or, tandis que la châtelaine se mourait de langueur, le châtelain se mourait de désespoir, désarçonné par l'âge, impuissant à ranimer, fût-ce une seconde, une monture fourbue qui ne se cabrait même plus sous la cravache et l'éperon.

Que voulez-vous !...

On ne fait pas impunément la guerre pendant quarante ans, le haubert soudé au corps, le heaume toujours lacé, l'écu au bras, la haste au poing. On ne saurait absolument oublier, quand le temps change, les flèches sarrasines qui vous ont troué le corps, la poix bouillante qui vous a tanné la peau, les coups de lance, de hache et de massue que l'on vous a assénés, les entailles que vous ont faites les trop fameux sabres de l'Yemen. On ne couche pas, sans qu'il y paraisse, vingt nuits par mois sur l'herbe humide de rosée, sur la terre humide de sang, avec le roc pour traversin et les char-

dons pour oreiller. On ne fanfaronne pas sur les grands chemins, en quête de butin, sans recevoir, de ci de là, quelque coup d'épieu ou de couteau.

L'excès des plaisirs se paye à la longue, et l'on vieillit vite à ce jeu.

Près de son incandescente épouse, le Mulahacen endurait des tourments à lasser saint Laurent. La tunique de Nessus lui eût rafraîchi les épaules. Aussi eût-il donné sans hésiter, en échange d'un regain de jeunesse, sa part problématique des joies éternelles.

XVI. — N'ayant rien à attendre des hommes, le malheureux s'adressait à tous les saints. Il y avait toujours entre ses lèvres et le paradis quelque oraison en route. Les archives célestes en étaient encombrées.

Vous n'ignorez certes pas que nos prières sont l'objet d'un classement minutieux; qu'il en est annuellement dressé un bordereau récapitulatif qui vient grossir notre dossier. Enregistrées et examinées avec soin, elles sont quotidiennement l'objet d'un rapport que rédige la commission des pétitions.

Les angelots ne savaient où donner de la tête, tant le bonhomme leur envoyait d'antiennes. Les plus patients en étaient obsédés. Chaque

matin, lorsqu'ils dépouillaient les prières dernières, les saints de service ne pouvaient pas s'empêcher de sourire.

« Décidément, disaient-ils, le vieux n'en veut pas démordre. C'est tous les jours la même chanson. Mettez cela de côté avec le reste; nous savons ce que c'est. Sa ridicule présomption lui a attiré ce qu'il subit. Il pouvait lui arriver pire sans que ce fût volé. »

Il advint cependant que saint Isidore, patron de Madrid, laboureur réputé, auquel le bonhomme adressait un bon cinquième de ses requêtes, se prit de pitié pour son client et résolut de lui venir en aide.

XVII. — Comme je vous le disais, chacun de nous a son dossier là-haut; un dossier redoutable, où sont consignés tout au long, sans bienveillance ni prévention, nos faits et gestes. Ces résumés sont extraits des rapports que dressent quotidiennement nos anges gardiens pendant notre sommeil.

Au-dessus des angelots archivistes, des saints inspecteurs des prières, des archanges faisant fonction d'inspecteurs généraux, au-dessus de tout le personnel administratif qui remplit le greffe immense du paradis, plane, dans toute sa gloire, le chef de la comptabilité générale.

Ce très auguste, très docte, très saint et très impartial personnage tient en partie double le livre de la vie. Chacun de nous y a un compte ouvert. Tenir à jour d'aussi importantes écritures n'est pas une mince besogne.

Pauvre chef de la comptabilité générale ! Sous ta plume impartiale que de vilenies, que de crimes, que de lâchetés, que de bassesses doivent défiler ! Que de larmes pour un sourire ! Certes ! le poste est honorifique, et il faudrait être bien ambitieux pour rêver mieux. Il n'en est pas moins vrai que je ne vois aucune considération qui me le ferait accepter.

XVIII. — Mais, j'y pense... ai-je le droit de vous révéler de pareils secrets ? Cette indiscretion peut fort bien figurer ce soir à mon débit, et me jouer, au jour du jugement, quelque mauvais tour.

J'ai eu tort de commencer ce récit, cela n'est pas douteux ; mais enfin, puisque la chose est aux trois quarts faite, le mieux me paraît être d'aller jusqu'au bout. Seulement, n'abusez pas de ma confiance et gardez pour vous seul tout ce que je vous apprends là.

XIX. — Je vous disais donc que le livre de

la vie est confié au chef de la comptabilité générale. Cet important emploi est tenu à tour de rôle par les membres d'un comité de saints et de patriarches, experts en la matière, cités de leur vivant pour leur ponctualité en toutes choses et leurs aptitudes administratives. Tels sont :

Jacob, qui enrichit Laban ;

Joseph, qui porta à son comble la prospérité de l'Égypte ;

Saint Isidore, laboureur castillan, qui releva la fortune que son maître, Juan de Vergas, avait singulièrement compromise ;

Saint Charlemagne, amateur passionné des belles écritures et des comptes régulièrement alignés...

Et mille autres.

Les hautes fonctions de chef de la comptabilité générale sont absorbantes à ce point, qu'on ne peut guère les exercer plus de trois ou quatre siècles sans fatigue. Au temps où vivaient la petite Princesse et son époux désespéré, saint Isidore était titulaire de la charge. Il l'a cédée depuis à Moïse, si je ne me trompe... mais peu importe.

XX. — Un certain matin, au plus petit de l'aube, saint Isidore le Madrilène, qui venait

de se mettre au travail, vit arriver à tire-d'aile un angelot tout essoufflé.

« Qu'y a-t-il ? demanda le bienheureux. »

— Saint comptable, répondit l'enfant, je vous apporte une prière qui vient d'arriver pour vous. Il y a dessus : « *Très pressé.* »

— D'où vient-elle ?

— D'Espagne, Monseigneur, d'Espagne sur Terre.

— Bon ! je sais ce que c'est, posez ça là. »

Quand il fut seul, le saint ajouta :

« Je parierais la voie lactée contre un litron de pois secs que cette prière est encore de ce vieux fou qui a épousé la petite Princesse Amalteia. » Il regarda la missive du coin de l'œil, et, avant qu'il l'eût déchiffrée : « C'est bien cela ! dit-il. Le bonhomme a vraiment le diable au corps. Ses antiennes sont quelque peu païennes et finiront par lui jouer un mauvais tour si je n'y avise. Il est malheureux, en somme, et la confiance absolue qu'il me témoigne m'impose de lui venir en aide. Donnons audience à sa pensée. Je suis curieux d'en connaître le fond. Holà ! quelqu'un ! » cria le saint.

Un chérubin parut aussitôt.

« Vous rencontrerez dans les environs la pensée de don Isidoro El Mulahacen. Livrez-lui passage et guidez-la jusqu'ici. »

Avant que cinq minutes se fussent écoulées,

saint Isidore et la pensée de son plus fervent client étaient face à face.

XXI. — « Approche, dit le bienheureux, et profite, sans en abuser, de ma patience. Je connais ton histoire; c'est un long tissu de crimes et de folies. Félicite-toi de les expier. Ton mariage avec une enfant devrait plutôt exciter la colère que faire naître l'indulgence; mais tu souffres et je veux bien avoir pitié de toi. A cela; j'ai quelque mérite, car je me creuse inutilement la tête pour comprendre quelle mouche te pique, moi qui, d'accord avec l'incomparable Maria Torribia, ma bienheureuse épouse, ai préféré à toutes autres les joies ineffables de la continence.

— Si vous connaissiez...

— Prends garde! je pressens une impertinence. Dis-moi tout simplement ce que tu désires. S'il ne fallait pour te satisfaire qu'un miracle...

— Quoi!... grand saint, vous en viendriez là?

— Assurément.

— Alors, au nom de tout ce que vous avez de plus sacré, au nom de Maria Torribia, votre chaste épouse, rendez-moi pour un temps la jeunesse, et vous serez le plus béni des canonisés.

— Comme vous y allez!... Il y a miracle et miracle, don Isidoro, et celui que vous réclamez de moi n'est pas de ma compétence. Ne serait-il pas monstrueux, je vous le demande, que moi, saint Isidore, chef de la comptabilité générale du paradis, je fisse des ratures sur le livre de la vie? Vous n'y songez pas.

— Alors, mon glorieux patron, je ne vois pas ce que je puis vous demander.

— Je n'ai aucun pouvoir sur le passé. Jusqu'à la fin des siècles, ce qui a été aura été. S'il s'agissait de l'avenir...

— Eh bien?

— Nous pourrions peut-être nous entendre.

— Ce qui m'épouvante, voyez-vous, grand saint, c'est de me voir en cet état, vieilli par quarante années de batailles, auprès d'elle, si jeune et si ardente. Les outrages que la Providence m'a épargnés, s'ils ne m'atteignent demain, m'atteindront quelques heures plus tard. Ce n'est qu'une question de temps, je le pressens.

— Il y aurait bien un moyen...

— Un moyen?...

— Oui, un moyen de tout concilier.

— Ah! bah!...

— Si nous vieillissions la petite Princesse? »

Cette offre scandalisa la pensée du Mula-hacen.

« Ce serait un sacrilège, grand saint, que de flétrir avant le temps la plus belle fleur de l'Andalousie. Y avez-vous songé? »

— Je croyais vous être agréable, vous rendre le repos... Du moment qu'il n'en est rien, prenons que je n'ai rien dit.

— Mais, saint patron...

— Bonsoir.

— Écoutez-moi.

— Adieu.

— Ne me renvoyez pas comme cela. Qu'est-ce que je vais devenir si vous m'abandonnez? Assurément, vous avez raison, saint infailible; j'ai tort, cent fois tort; mais songez à ce que cette perspective a d'affreux : la petite Princesse ridée comme une figue sèche, édentée, brune de peau, blanche de pelage, branlant la tête et pliant les jarrets; et moi, près d'elle, passant mes dernières heures à me dire : Si elle est ainsi ta bien-aimée, si elle ne réjouit plus tes yeux, si elle achève misérablement de vivre dans un corps en guenilles, c'est toi, maudit, c'est toi qui l'as voulu. Il valait mieux la tuer que de la déshonorer ainsi. Ah! non, tenez, mille fois non, j'aime mieux qu'elle m'achève que de traîner ma vie et mes remords auprès de tant de splendeurs flétries.

— Eh bien, bon voyage, don Isidoro, et à bientôt. Mes compliments à la petite Princesse.

Quand vous serez enterré, revenez me voir ; nous causerons alors à loisir.

— Ea ! Dios mio ! Ne pouvez-vous donc rien pour moi ?

— Je ne puis rien pour vous satisfaire.

— Je sais bien qu'en somme, on ne regrette qu'à demi un bien que l'on n'a pas possédé ; qu'elle n'est pas heureuse, la pauvre créature, et qu'elle demande jour et nuit à Dieu la fin de ses peines.

— Je ne vous l'ai pas fait dire.

— Et puis, enfin, c'est peut-être lui épargner bien des douleurs, que de l'affranchir de ses années de jeunesse.

— C'est peut-être lui assurer le paradis.

— Qui sans cela lui échapperait sûrement. Je lui aurais causé beaucoup de chagrins à la pauvre petite, et cette pensée m'eût torturé ; tandis qu'en adoptant le parti si sage que vous me proposez...

— Vous l'en affranchissez.

— Et je m'épargne des remords. Voyons, franchement... étiez-vous plus heureux au début de la vie, que vous ne l'avez été plus tard ?

— Moi ?... J'ai vu arriver l'âge mûr comme une délivrance.

— C'en est une, en effet. Savez-vous bien que je ne serais pas surpris que la petite Prin-

cesse me remerciât de l'issue de cette aventure ?

— Cela se pourrait bien.

— Voilà qui est décidé. Vous allez vieillir la Princesse.

— Enfin ! vous voilà raisonnable. Seulement...

— Quoi donc ? demanda avec terreur don Isidoro El Mulahacen, qui s'était familiarisé avec la pensée de voir la Princesse Amaltea finir ses jours dans la peau d'une matrone.

— Seulement, zéro et zéro font zéro ; on ne fait rien avec rien, et ces années que vous souhaitez si généreusement de voir peser sur les épaules de votre femme, il faut que je les prenne quelque part.

— La belle affaire ! N'avez-vous pas devant vous l'éternité, dans laquelle vous pouvez puiser à pleines mains ?

— C'est une erreur. Tout ici se façonne à son heure. Nous ne disposons du temps qu'au fur et à mesure des besoins.

— Vous m'épouvantez, saint patron. Nous faudra-t-il renoncer à votre beau projet ? reprit la pensée de don Isidoro consternée.

— J'en ai peur. Où trouver un être assez désintéressé pour faire à la señora le sacrifice du solde de son existence ?

— Cela ne peut pas se demander à tout le monde.

— Voulez-vous que je vous dise ? Le mieux serait que ce petit cadeau lui vînt de vous ?

— De moi !... Y pensez-vous ?

— J'y pense. Ce mode de procéder me paraît le seul convenable. Il est de ces choses qu'une épouse bienséante ne saurait accepter du premier venu.

— Mais c'est ma vie que vous me demandez là, sans en avoir l'air.

— La vie !... une belle misère.

— On voit bien que vous êtes mort... et depuis longtemps.

— N'avez-vous pas dit vous-même, il n'y a que quelques instants : « On ne regrette qu'à demi un bien que l'on n'a pas possédé ? »

— Entendons-nous...

— Cent fois, vous avez appelé la mort.

— Si je l'appelais si fort, c'est donc qu'elle était loin.

— Vous vous épargnerez très probablement bien des chagrins, bien des désillusions, et vous vous assurerez du même coup le paradis.

— Je préfère y renoncer.

— Soit ! je n'entends pas vous mettre l'épée dans les reins. Je vais voir quelle est votre situation sur le livre de la vie ; vous déciderez ensuite.

— A la bonne heure.

— Allez me chercher le dossier n° 998 tril-

lards, 174 billards, 736 milliards, 274 millions, 997 mille, 774, de la lettre M. — Série des mortels terrestres, » dit le saint à un angelot aussitôt reparti qu'arrivé.

XXII. — « Nous allons, en attendant, voir au grand-livre par quel chiffre se solde votre vie ».

Chaque fois que retombait une des pages du grandissime in-folio que feuilletait le saint, l'air en était tout bouleversé. Don Isidoro trébuchait sur sa base, comme s'il se fût trouvé nez à nez avec une trombe.

« Nous disons : ma... mem... misera... Ce n'est pas encore cela : moyo... muladar... mulahacen, nous y voilà. Vous êtes le 763 millième Mulahacen de l'ère chrétienne. Ignacio, Licomedès, Conrado, Priapo, Geronimo, Isidoro... si je ne me trompe ?

— C'est bien cela.

— Eh ! eh !... reprit le chef de la comptabilité générale du paradis, dont le visage s'assombrit subitement ; voilà qui n'est pas trop bon.

— Vous m'effrayez.

— Oh ! oh !...

— De grands dangers me menacent ?

— Vous n'êtes pas au bout de vos peines, en effet. »

Et tandis que la pensée de don Isidoro, plus morte que vive, se dressait sur ses pointes dans l'espoir de surprendre quelques-uns des secrets terribles qui noircissaient son compte, le saint continuait de feuilleter fiévreusement le livre de la vie. Sa lecture achevée, le bienheureux canonisé referma le registre.

« Tout n'est pas également mauvais, dit-il, rassurez-vous. Je vois dans votre lot plus de tortures physiques que de peines morales. Ces choses-là ne sont rien pour un homme de cœur.

— Ah !... mon corps aura à subir beaucoup de tortures physiques ? dit, en blémissant, la pensée de don Isidoro.

— Oui, beaucoup.

— Et, puis-je vous demander ?...

— Quoi donc ?

— De préciser....

— Tout beau ! maudit ! Me prenez-vous pour un *Gitano* ?

— Dieu m'en garde !

— Pour un *Zincali*, diseur de *buenaventura* ?

— Pouvez-vous penser ?...

— Me croyez-vous capable de trahir les secrets qui m'ont été confiés ?

— Je n'ai jamais eu cette idée...

— A la bonne heure.

— Je serais même assez disposé, écoutant vos sages conseils, à faire à ma compagne épousée le sacrifice de ces années de torture dont vous venez de me parler.

— Je ne vous cacherais pas que ce sont les dernières...

— Soit.

— Et que vous n'en pouvez disposer qu'à titre complémentaire.

— Ce qui veut dire ?

— Que l'abandon des dernières années de votre existence implique, de fait, l'abandon des précédentes.

— Mais alors, je mourrai sur-le-champ ?

— Cela vous évitera l'ennui de redescendre sur terre.

— Permettez... je n'ai pas prévenu chez moi et l'on sera peut-être inquiet...

— Cela me regarde.

— Vous me prenez vraiment bien à l'improviste.

— Bah ! un peu plus tôt, un plus tard.

— J'eusse préféré un peu plus tard.

— Vous êtes libre. Courez au martyre, puisque le cœur vous en dit.

— « Courez au martyre, » c'est bientôt dit. Ne puis-je pas vous demander du moins, grand saint, ce que j'aurais encore d'années à vivre, si je me décidais... à courir au martyre ?

— Voyons cela. Vous avez encore à votre actif vingt années...

— Vingt années ?

— Vingt années ainsi subdivisées : Quatre années de jalousie impuissante et de rage concentrée, ci : 4 ans.

Trois années d'hypocondrie compliquée d'attaques de goutte sciatique, ci : 3 ans.

— Cela fait sept. Après ?

— Huit années de complications diabétiques aggravées par une paralysie du côté droit.

— Diantre ! quatre et trois font sept ; sept et huit font quinze... Ensuite ?

— Trois années de gastralgie, névralgie, coxalgie...

— Bon !... bon ! en voilà assez. Je n'en désire pas savoir davantage. Je fais à la petite Princesse le sacrifice de toutes ces années-là.

— A la bonne heure !

— Et si j'ai un regret, c'est de ne pouvoir pas lui en léguer davantage. Je me sens plus léger de vingt ans. »

La pensée de don Isidoro El Mulahacen eût volontiers battu un entrechat dans les nuages, si l'austérité du lieu, l'air imposant du chef sacré de la comptabilité céleste, ne l'eussent rappelée aux convenances.

« Eh bien, reprit le saint, puisque vous voilà décidé, nous allons passer écriture de de notre petite négociation.

— C'est cela, » interrompit le moribond en se frottant mentalement les mains.

XXIII. — Et saint Isidore ayant reçu le dossier n° 998 trillards, 174 billards, 739 milliards, 294 millions, 967 mille, 774 unités, écrivit, en travers, sur la couverture : *Compte liquidé*.

« Vous le voyez, reprit le canonisé, en souriant, on se fait sans raison un épouvantail de la mort.

— Comment... la chose est faite ?

— Elle est faite.

— Je suis mort ?

— Tout ce qu'il y a de plus mort.

— Votre parole d'honneur ? Je ne m'en suis pas aperçu.

— Le tout est de savoir s'y prendre. »

Ouvrant ensuite le grand-livre de la vie, de sa plus belle écriture le saint comptable inscrivit dans la colonne du débit les vingt années abandonnées par son client et, plus bas, en caractères ineffaçables le mot *Balance*.

Don Ignacio Licomedès Conrado Priapo Geronimo Isidoro El Mulahacen, Marques

de los Cuchillos, Conde de la Rapina, était mort.

La petite Princesse était veuve.

Le noir lui allait à ravir.

XXIV. — Lorsque tout fut en règle :

« Excusez-moi, grand saint, si je vous importune et manque aux convenances, dit à son patron le nouveau défunt; je n'ai pas encore l'expérience de la mort.

— Parlez, que puis-je pour vous ?

— Je voudrais voir quelle figure fait à cette heure la petite Princesse Amaltea, avec mes vingt ans de plus sur le corps.

— C'est un désir on ne peut plus légitime et je vais le satisfaire sur-le-champ. Avancez... là... penchez-vous... encore... encore. Eh bien ! qu'est ce qui vous prend ? Faut-il vous soutenir ?

— Excusez-moi, grand saint, c'est le vertige. Je n'ai pas l'habitude de regarder les choses de si haut.

— Appuyez-vous sur moi. Cela va passer.

— Je me sens mieux, en effet.

— Maintenant, voyez-vous votre femme, là-bas... tout là-bas, là-bas... plus à droite, entre ces deux nuages ? Dieu me pardonne ! elle vous pleure.

— C'est s'y prendre un peu tard pour m'apprécier.

— Ses larmes sont sincères. Elles attendrieraient les plus endurcis.

— Mais... bienheureux patron, reprit don Isidoro qui avait trouvé moyen en deux secondes de changer huit fois de couleur, comment la chose se fait-elle ? ma veuve a l'air plus jeune que jamais ?

— En effet ! dit le saint, qui se frottait les yeux, voilà qui est inexplicable. Il faut que j'examine le compte de la petite Princesse ».

Et tandis que le décédé dévorait des yeux sa vivante épouse, le chef sacré de la comptabilité céleste se remit à feuilleter le grand-livre. Lorsqu'il eut trouvé le folio presque immaculé, en tête duquel s'épanouissait en lettres roses le nom de la jeune veuve :

« Eh bien !... dit-il, nous avons fait de la jolie besogne !

— Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ? demanda l'âme de don Isidoro en quittant brusquement son observatoire.

— Il y a... il y a que le plus avisé ne s'avise jamais de tout. Je viens d'examiner le compte de la petite Princesse.

— Eh bien ?

— Alors que vous étiez destiné à passer vingt

années sur terre, elle n'en avait plus que deux à son actif.

— Après...

— Et comme de tout temps et dans toutes les contrées, « qui de 20 paye 2 reste 18, » votre veuve n'a plus à l'heure présente que dix-huit ans et se trouve avoir huit belles années, au lieu de deux mauvaises, à dépenser avant d'entrer en paradis. »

Don Ignacio Licomedès, Conrado, Priapo, Geronimo, Isidoro El Mulhacen poussa un juron formidable qui lui valut 75,000 années de purgatoire. Et encore la peine eût-elle été plus grave, si l'éminent, le révérend, le docte chef de la comptabilité générale du paradis n'eût pas réclamé avec instance, en faveur de son client assidu, le bénéfice des circonstances atténuantes.

XXV. — C'est pendant ces huit années bienheureuses que la petite Princesse, à jamais délivrée, rencontra dans un chemin caillouteux le petit peuple, le tout petit peuple d'un sujet qui la fit Reine.

La légende, dont j'ai vérifié la parfaite exactitude, ajoute qu'Elle n'est descendue de son trône que pour entrer en paradis, au bras de son peuple, qui ne fut pas assez fou pour lui survivre, comme bien vous pensez.

La tombe moussue dans laquelle on les coucha côte à côte s'ouvrit devant eux comme une porte triomphale. Ils montèrent en cercueil comme en carrosse, pour aller au rendez-vous. certains l'un et l'autre de s'y retrouver, car ils n'avaient jamais rien fait qui pût leur fermer l'entrée du Beau-Pays.

Puisse Dieu vous réserver un sort pareil !



QUEL DROLE DE VOYAGE!...

Hermance me dit un matin :

« Tu ne sais pas, mon bon petit homme, je meurs d'envie d'aller à la mer. (Il faut vous dire que nous étions au mois d'août, le lendemain de ma fête.) Je ne dors pas; Paris n'a plus assez d'air pour moi. Le porteur d'eau a beau faire trois voyages par jour, cela ne me suffit plus.. Petit homme, petit homme, si tu veux être bien mignon, si tu veux qu'on t'adore, si tu tiens à me voir heureuse... j'ai failli dire : si tu ne veux pas courir trop de risques... hum!... tu me comprends, n'est-ce pas, petit homme? eh bien, tu me conduiras à la mer tout de suite. »

Cela se passait à huit heures du matin, après une nuit orageuse. Nous n'avions pas fermé l'œil de la nuit. (Cette expression de cyclope m'a toujours déplu; mais, enfin, puisque tout le monde l'emploie, faisons comme tout le